

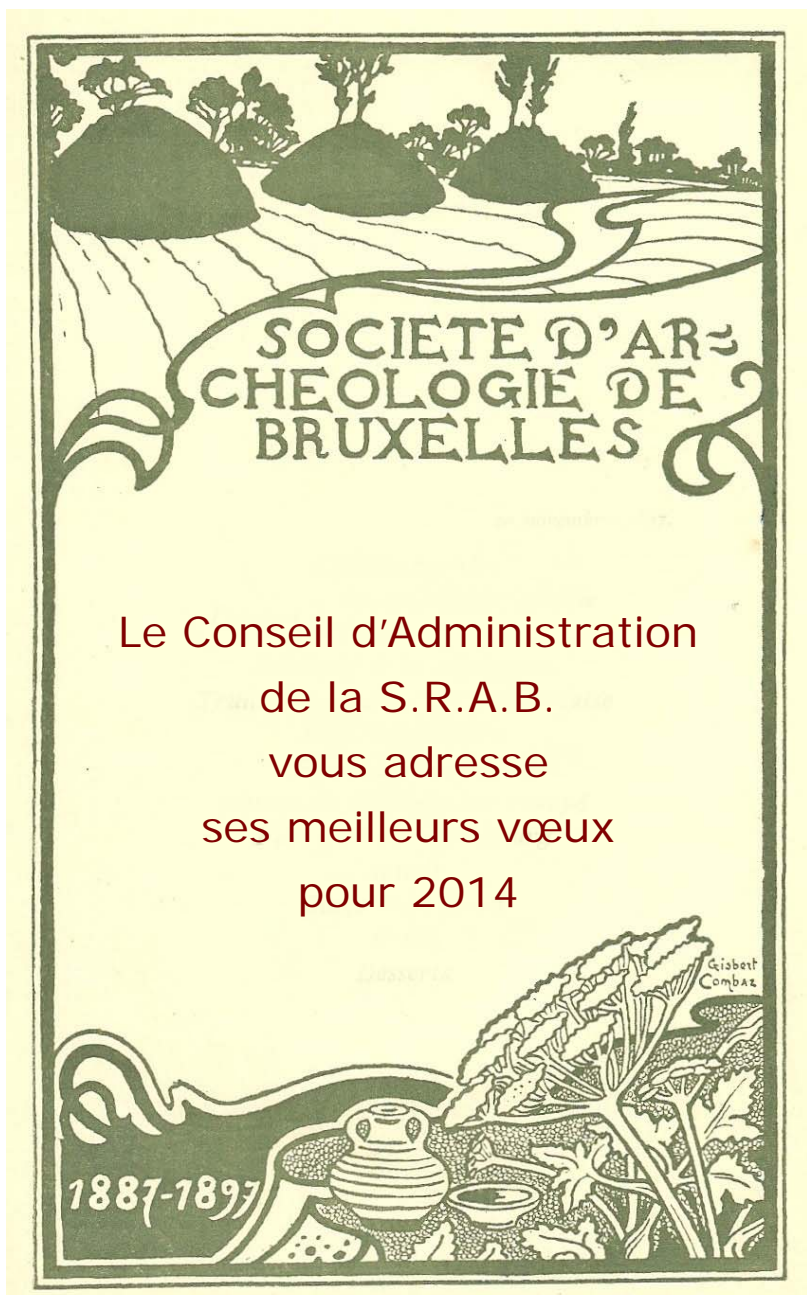


SOCIÉTÉ ROYALE
D'ARCHÉOLOGIE
DE BRUXELLES

BULLETIN
D'INFORMATION

N°73 - JANVIER 2014





Gisbert Combaz - Illustration du menu du banquet du dixième anniversaire de la SRAB, qui eut lieu le 20 novembre 1897, dans la grande salle de l'hôtel Ravenstein.

LE MOT DU PRÉSIDENT

Comment ne pas commencer ce traditionnel « Mot du Président » par des souhaits, au nom de toute l'équipe de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles, de bonne et heureuse année 2014 ?

Dans le précédent *Bulletin trimestriel* de la SRAB, je pouvais annoncer la mise en ligne de notre nouveau site Internet (<http://www.srab.be>), réalisé par Nathalie Bloch (CREA-Patrimoine) sur les indications de nombreux collaborateurs, coordonnés par Michel Rottiers et Michel Fourny. Le présent *Bulletin* commence par une autre bonne nouvelle, capitale pour l'avenir de la Société : la nomination d'un nouveau Secrétaire général.

Comme s'en souviendront certainement les lecteurs intéressés par la vie de la SRAB, André Vanrie avait renoncé aux fonctions de Secrétaire général qu'il avait remplies avec zèle pendant de très longues années : vivant au-delà de Dinant, il lui était devenu difficile de se rendre régulièrement à Bruxelles et il ne se sentait plus à même d'assumer valablement ses responsabilités de Secrétaire. Le Conseil d'Administration de la SRAB avait accédé à sa demande et

lui avait conféré le titre de Secrétaire général honoraire. Pour le remplacer, notre choix s'est porté à l'unanimité sur Michel Rottiers, administrateur extrêmement actif de la Société. Docteur en droit, ancien directeur du palais des Congrès de Bruxelles qu'il a dirigé pendant plus de vingt ans, Michel Rottiers est habitué à gérer des situations administratives complexes. Son sérieux et sa fermeté vont de pair avec de grandes qualités humaines, bien connues des membres de la Société qui nous font le plaisir d'assister à nos conférences mensuelles. Le Conseil d'Administration lui avait déjà confié quelques tâches difficiles – dont certaines apparaissaient comme quasiment inextricables – ; avec l'aide de notre Trésorier général adjoint, Jean Lemaylleux, Michel Rottiers les avait assumées avec efficacité. Je suis persuadé qu'il est le Secrétaire dont la SRAB a besoin et je le remercie de tout cœur d'avoir accepté cette lourde tâche. Il faudra maintenant penser à la nomination d'un Secrétaire général adjoint qui puisse aider Michel dans ses nouvelles responsabilités.

Depuis des années, à l'initiative de Pierre Bonenfant et de Madeleine

Le Bon, le *Bulletin trimestriel* qui clôt l'année civile ou celui qui commence la suivante, voit sa première page ornée d'un frontispice choisi dans nos anciennes publications, principalement la couverture des *Annales*. Poursuivant dans cette voie, nous avons choisi cette année de mettre en évidence un menu, celui du dixième anniversaire de la Société (1897), œuvre d'un des meilleurs graphistes de l'Art Nouveau : Gisbert Combaz, membre de la SRAB et fils d'un président d'alors. Ce menu n'est pas inconnu, puisqu'il figure dans le catalogue critique des œuvres de Gisbert Combaz, mais il méritait quelques mots de présentation qu'on lira ci-dessous. Ce menu a été retrouvé, avec d'autres documents intéressants, dans les archives de la SRAB par Anne Buyle quand elle a rédigé, pour notre nouveau site, le bref historique de la Société. Cette évocation historique me donne l'occasion d'appeler à une meilleure utilisation de nos archives et de plaider pour que soit rédigée une histoire de la SRAB depuis sa fondation en 1887. On y verrait le rôle éminent qu'elle a joué dans la vie scientifique bruxelloise (et belge, en général) depuis plus de 125 ans.

Le *Bulletin trimestriel* n° 73 comprend, comme de coutume, le résumé des conférences présentées à la tribune de la Société, dans le cadre

chaleureux de l'auditorium de Conservart ; mais aussi l'écho d'une thèse récente sur l'architecture à Bruxelles au Moyen Âge et aux Temps Modernes ; ainsi que l'annonce de la parution prochaine d'un livre de référence sur le palais du Coudenberg auquel la SRAB a contribué de manière significative (nous y reviendrons dans le prochain *Bulletin*).

À la fin de ce *Bulletin* a été inséré un appel à vos souvenirs et à vos photos de famille : les recherches de Marine Ferrero sur le vêtement liturgique dans l'Entre-deux-guerres – plus particulièrement sur le vêtement de style Art Déco – se heurtent à une carence inattendue des archives paroissiales. J'espère de tout cœur que l'intérêt pour le passé des membres des Sociétés historiques et archéologiques bruxelloises offrira à Marine Ferrero une belle moisson documentaire.

De manière plus prosaïque, le début de l'année est le moment de renouveler votre cotisation, dont le montant reste inchangé. Je compte sur votre fidélité. Cet appui est crucial pour nous : l'augmentation du nombre de nos membres est, sans conteste, le principal défi que nous aurons à relever dans les prochains mois.

Alain DIERKENS
Président de la SRAB

L'ARCHÉOLOGIE ET L'ART NOUVEAU : UN TÉMOIGNAGE TIRÉ DES ARCHIVES DE LA SRAB

La Société d'Archéologie de Bruxelles fit appel à un de ses jeunes membres pour illustrer le menu¹ festif du banquet du 20 novembre 1897 qui eut lieu dans la grande salle de l'hôtel Ravenstein pour commémorer les dix ans d'existence de la Société (fig. 1).

C'est, en effet, Gisbert Combaz (1869-1941), un des principaux protagonistes de l'Art Nouveau belge, qui fut chargé de ce travail. L'artiste a choisi d'évoquer, dans une composition graphique originale, l'un des tout premiers chantiers archéologiques d'envergure auquel la Société fut associée, celui des trois tumulus de Grimdelez-Tirlemont. Les tumulus furent fouillés par le baron Alfred de Loë à partir de 1892.

Sur le dessin au tracé vert, deux parties distinctes entourent le menu. Dans la partie supérieure, le nom de Société d'Archéologie de Bruxelles est surmonté par un premier dessin. On y voit la campa-

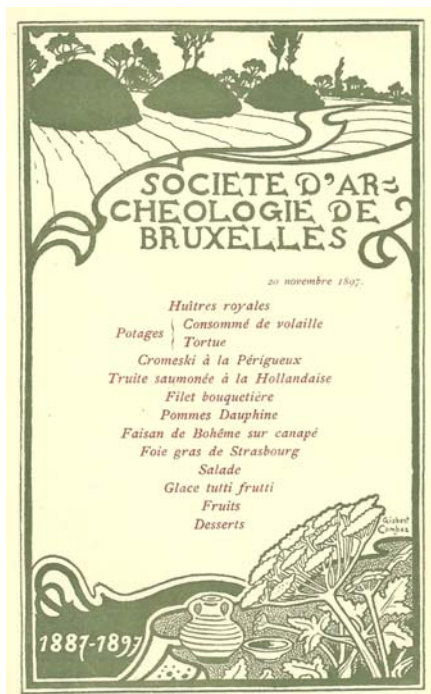


Fig. 1 - Gisbert Combaz, Menu du dixième anniversaire de la Société d'Archéologie de Bruxelles, 1897 ; archives de la SRAB.

gne brabançonne. L'artiste a représenté en « ombres chinoises » les trois tumulus. Les champs sont traversés par un chemin sinueux dans

¹ Jane BLOCK, *Gisbert Combaz (1869-1941), Fin de Siècle Artist*, Anvers, Pandora, 1999, p. 96-97, fig. 132. Le menu parut dans les *Annales* de la Société, t. 12, 1898, p. 137. Gisbert Combaz fut membre de la Société depuis 1888 et c'est son père, Paul Combaz, président et membre fondateur, qui organisa le dîner.

une perspective oblique, de fins sillons jalonnent les terrains et en évoquent le relief. Dans le bas du menu, un second dessin clôt la page. On y remarque des objets découverts dans les tumulus lors des fouilles archéologiques. Les objets représentés proviennent du tumulus 3. Le premier objet est une cruche-amphore en terre cuite ; elle a une panse formée par des nervures parallèles en relief et se caractérise également par une anse plate bilobée. Le second objet est une coupelle en terre sigillée. L'ensemble du matériel se trouve aujourd'hui aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, où il a été déposé par la Société².

Une certaine profondeur se marque par le contraste entre les zones sombres des tumulus, à l'arrière-plan, et la clarté des objets archéologiques et des ombellifères, à l'avant-plan. Ce contraste favorise l'impression de jaillissement et de proximité des objets et des plantes. Les lignes du cadre de ces dessins sont animées par un réel dynamisme. Ces dessins sont à rapprocher des photographies et dessins archéologiques qui illustrent l'article « Exploration des tumulus de Tirlémont » publié par le baron de Loë dans les *Annales*, t. 9 (1895), pl. XVIII & XXIV, n^{os} 3 et 7.

Anne BUYLE &
Pierre ANAGNOSTOPOULOS
*Société Royale d'Archéologie de
Bruxelles*

LE CHÂTEAU DE CHIMAY, DE LA FOUILLE À LA RECONSTITUTION 3D³

S'il est un exercice périlleux dans toute démarche scientifique, c'est de parvenir à communiquer au grand public les découvertes, les théories et les avancées, en les rendant intelligibles au risque de tra-

hir les doutes et les nuances qu'elle impose. C'est pourtant le défi lancé au château de Chimay qui vient de rouvrir ses portes au printemps 2013.

² Voir notamment la thèse, encore inédite, de Claire MASSART, *Les tumulus gallo-romains dans la cité des Tongres. Gallo-Roman Barrows in the Civitas Tungrorum*, Bruxelles, Université Libre de Bruxelles, 2010, t. 3, pl. 18, fig. 5, 9 et 10, objets D133 et D136 (dépôt SAB aux MRAH). Nous remercions vivement Claire Massart pour les renseignements qu'elle a bien voulu nous communiquer.

³ Résumé d'une conférence présentée à la tribune de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles, dans l'auditorium Conservart, le mardi 24 septembre 2013.

Le château a fait l'objet de recherches archéologiques de 2004 à 2007. La Direction de l'Archéologie du Service Public de Wallonie (SPW) confia la conduite de ce chantier au Centre de Recherches Archéologiques (CREA-Patrimoine) de l'Université Libre de Bruxelles. L'objectif était de mieux connaître l'histoire matérielle du monument alors en cours de restauration. Ces recherches ont levé le voile sur un ensemble castral précoce édifié sur l'éperon chimacien au tournant des IX^e-X^e siècles et sur son évolution. Nous ne pourrions rentrer ici dans les détails des résultats⁴. Ce château comprenait les éléments essentiels des résidences de l'aristocratie carolingienne. Par ailleurs, deux églises successives ont été mises au jour sur le versant Sud du rocher. Au Nord, était édifiée dès le XII^e siècle une *turris*, grosse tour résidentielle comprenant une

grande salle publique. Plus tard, entre le XV^e et le XVII^e siècle, le château passa entre les mains d'une des familles très influentes de nos régions à cette époque : les Croÿ. Ils en firent l'une de leurs résidences les plus prestigieuses, ce dont attestent les découvertes.

Ceci est un bref aperçu des structures présentées aujourd'hui aux visiteurs grâce aux restitutions 3D, réalisées par la société « de pinxi » en collaboration avec la Direction de l'Archéologie du Département du Patrimoine du SPW. Pour faire partager les recherches archéologiques et historiques récentes, il paraissait nécessaire d'employer des technologies actuelles. C'est à cette fin, que les propriétaires des lieux ont fait appel aux compétences de cette entreprise belge, forte de nombreuses expériences dans l'utilisation de multimédias pour la

⁴En attendant la publication de l'étude monographique prévue à la fin de l'année 2014, nous renvoyons le lecteur à divers articles qui présentent les résultats principaux, notamment : Frédéric CHANTINNE, « Le château de Chimay (Hainaut, Belgique). Apports des récentes recherches archéologiques », dans *Château Gaillard. Études de castellologie médiévale*, t. 23, 2008, p. 73-77 ; ID., « Les recherches archéologiques menées au château de Chimay (Hainaut, Belgique). Prémices et développement d'un complexe aristocratique », dans *Château Gaillard. Études de castellologie médiévale*, t. 24, 2010, p. 17-21 ; ID., « Le château de Chimay aux XV^e-XVI^e siècles. Premier bilan d'une confrontation entre données archéologiques, iconographiques et textuelles », dans Jean-Marie CAUCHIES & Jacqueline GUISET, eds, *Lieu de pouvoir, lieu de gestion. Le château aux XIII^e-XVI^e siècles : maîtres, terres et sujets. [Actes du Colloque international organisé au château d'Écaussinnes-Lalaing les 14, 15 et 16 mai 2009]*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 61-74.

mise en valeur de sites patrimoniaux dans le monde entier. L'objectif était d'intégrer des restitutions 3D du château reconstituant des phases principales de son évolution, dans le film de présentation, mais aussi dans la tablette servant de guide au visiteur (fig. 2 et 3).



Fig. 2 - Vue de la reconstitution du château de Chimay vers 1150, depuis le Sud-Ouest (© de pinxi).

Le travail fut élaboré sur la base des observations et des relevés archéologiques de terrain, des relevés topographiques du rocher et du relief environnant fournis par le SPW. Les recherches archéologiques ont été menées sur l'extrémité occidentale de l'éperon castral, soit sur un tiers de l'espace que le château occupait autrefois. Le château actuel, soit l'aile Est et un

morceau de l'aile Nord, n'ont encore jamais fait l'objet d'une étude archéologique. Les deux autres tiers sont donc des propositions à tout le moins plausibles, faute de mieux. Malgré ces difficultés, le projet se voulait scientifique. C'est pourquoi il fut accompagné par un comité composé de Philippe Mignot (Direction de l'Archéologie-

SPW), Michel de Waha (ULB) et Alexis Wilkin (ULB-ULg). Le projet a également pu profiter des commentaires et suggestions d'autres collaborateurs.

Partant de la documentation de terrain, quatre phases ont été sélectionnées : vers

900, 1150, 1500 et 1610. Leur réalisation fut un travail de longue haleine, les modèles s'appuyant sur des comparaisons de structures contemporaines conservées en élévation et évoluant au gré d'échanges constructifs et des problèmes rencontrés. Ces reconstitutions 3D sont donc des hypothèses réalistes qui permettent de nourrir l'imagination du public. Le visiteur

curieux peut en outre recevoir des informations plus précises des phases présentées grâce à la tablette. Des commentaires, des plans ou des photos accompagnent la description de



Fig. 3 - Vue intérieure restituée de la collégiale vers 1150 (© de pinxi).

bâtiments, à partir de vues, en réalité augmentée, depuis la cour intérieure du château, dans chacune des phases.

Basé sur une documentation archéologique, alliant démarche scientifique et technologie actuelle, la nouvelle présentation du château de Chimay, à la fois ludi-

que et rigoureuse, offre désormais un aperçu attrayant de son histoire. Cette application montre l'apport des technologies les plus récentes dans le travail de modélisation, tant pour les facilités de mise en œuvre, que pour leur intérêt didactique et pédagogique.

Frédéric CHANTINNE,
*Direction de l'Archéologie,
Service Public de Wallonie*

LE NORD DU LEVANT DE JUSTINIEN AUX ABASSIDES. SOCIÉTÉ, ÉCONOMIE ET CULTURE MATÉRIELLE (VI^e - X^e SIÈCLE)⁵

Cette contribution se propose de présenter quelques études de cas abordant le passage de la société byzantine à celle du début de l'Is-

lam à partir de travaux archéologiques récemment publiés et de recherches personnelles sur la céramique en Syrie.

⁵ Résumé d'un exposé présenté à la tribune de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles, dans l'auditorium Conservart, le 22 octobre 2013.

La partie septentrionale du Levant qui couvre les territoires actuels de la Syrie et du Sud de la Turquie se trouve depuis la plus haute Antiquité au cœur d'un territoire agricole fertile et d'un intense réseau d'échanges. Cette zone occupe en effet une position essentielle dans les circuits du commerce régional et à grande distance qui par Séleucie de Piérie, port d'Antioche⁶, relie la mer à la Mésopotamie et qui, au-delà de l'Euphrate, rejoignent par l'intérieur des terres ou par le Golfe Persique la route commerciale de l'Extrême-Orient. Entre le VI^e et le X^e siècle de notre ère, le Nord du Levant connaîtra d'importantes mutations socio-économiques. Le VI^e siècle est une période troublée, marquée par plusieurs épidémies de peste et par les attaques successives de la puissance voisine sassanide. Toutefois, il semble que la région connut encore une certaine prospérité durant ce siècle, comme en attestent à Apamée les efforts de reconstruction et de rénovation qui suivirent les tremblements de terre de 526 et 528. Après avoir été aux mains des Sassanides de 612 à 618, le Nord du Levant passera sous domination arabe dès 636. La Syrie, avec pour capitale Damas, occupera encore une place centrale durant le califat omeyyade (661-750 ap. J.-C.). À

partir de la période abbasside, avec le transfert de la capitale vers la ville nouvellement fondée de Bagdad (en 762), les réseaux commerciaux se tourneront désormais davantage vers l'Asie.

Jusqu'il y a quelques décennies, l'arrivée de l'Islam était perçue comme une rupture nette avec la tradition antique gréco-romaine et comme le début d'une période de déclin économique. Le renouvellement des études archéologiques portant sur la période byzantine et le développement de l'archéologie islamique ont permis de nuancer cette vision. En effet, le premier siècle de l'Hégire se place encore dans la continuité de l'époque byzantine à plusieurs égards. Pendant tout le VII^e siècle, l'administration du Califat omeyyade s'inspire en partie de celle de l'Empire romain. Il en va de même pour l'art encore fortement influencé par les traditions romaines. Une des études de cas les plus parlantes concerne l'évolution des rues à portiques. Ces larges artères, pourvues de part et d'autre de portiques qui permettent aux passants de déambuler à l'abri du soleil et des intempéries, sont une des caractéristiques des grandes villes orientales comme Apamée, Antioche, Palmyre, Jerash, Scythopolis et bien d'autres. Au fil

⁶ Antioche est la capitale de la *Provincia Syria* puis, à partir du V^e siècle, de la *Provincia Syria Prima*, Apamée deviendra alors la capitale de la *Syria Secunda*.

des siècles, ces rues se sont progressivement modifiées, les boutiques empiétant de plus en plus sur les trottoirs des portiques obligeant les piétons à circuler sur la rue. Cette évolution de la rue à colonnade romaine qui aboutira à la création du souk médiéval a longtemps été datée du début de l'époque islamique et interprétée comme le signe d'une mutation culturelle et d'un déclin économique lié à une perte d'autorité du pouvoir central⁷. Mais, récemment, Catherine Saliou a pu démontrer que le phénomène d'empiètement de structures à vocation commerciale sur les portiques apparaît en Orient dès le IV^e siècle et qu'il s'agit de pratiques encadrées et contrôlées par le pouvoir en place⁸.

Les campagnes du Nord Levant et

leur évolution entre la période byzantine et islamique sont essentiellement connues à travers des recherches sur le Massif Calcaire. L'étude systématique de ces vestiges architecturaux exceptionnellement bien préservés, associée à quelques fouilles archéologiques a montré la continuité de l'occupation des villages du Massif Calcaire et de l'utilisation des structures de production jusqu'au IX^e siècle⁹. Un réexamen des structures agricoles, longtemps considérées comme des presses à huile, révèle à présent que la grande majorité de celles-ci était destinée à la production du vin¹⁰. L'huile et d'autres ressources comme l'élevage et la production de céréales et de légumineuses faisaient toutefois également partie de l'économie rurale de cette région qui constituait l'ar-

⁷ Voir Jean SAUVAGET, « Le plan de Laodicée-sur-Mer », dans *Bulletin d'Études Orientales*, t. 4, 1934, p. 81-114 et ID., *Alep. Essai sur le développement d'une grande ville syrienne, des origines au milieu du XIX^e siècle*, Paris, 1941.

⁸ Catherine SALIOU, « Identité culturelle et paysage urbain : remarques sur les processus de transformation des rues à portiques dans l'Antiquité tardive », dans *Syria*, t. 82, 2005, p. 207-224.

⁹ Georges TCHALENKO, *Villages antiques de la Syrie du Nord. Le Massif du Bélus à l'époque romaine*, t. I & II, Paris, 1953-1958 (Institut Français d'Archéologie de Beyrouth. Bibliothèque archéologique et historique, 50) ; Jean-Pierre SODINI, Georges TATE, Bernard et Swantje BAVANT, Jean-Luc BISCOP & Dominique ORSSAUD, « Déhès (Syrie du Nord). Campagnes I-III (1976-1978). Recherches sur l'habitat rural », dans *Syria*, t. 57, 1980, p. 1-304 ; Georges TATE, *Les campagnes de Syrie du Nord du I^{er} au VI^e siècle. Un exemple d'expansion démographique à la fin de l'Antiquité*, t. I, Paris, 1992.

¹⁰ Voir la contribution de Olivier CALLOT, « Les pressoirs du Massif Calcaire : une vision différente », dans *Villes et campagnes aux rives de la Méditerranée ancienne, dans le sillage de Georges Tate* (colloque 2012), à paraître.

rière-pays agricole des grandes métropoles environnantes (Apamée, Antioche, Chalcis).

En dehors de l'étude des structures de production, c'est par l'analyse de la culture matérielle que l'archéologue peut reconstituer les contextes économiques et les réseaux d'échanges. Ainsi le commerce de denrées telles que le vin ou l'huile se retrace à travers l'étude de la diffusion de son emballage, les amphores. Ces conteneurs en céramique étaient destinés au transport de denrées telles que le vin, l'huile ou les sauces à poisson. De forme et de taille relativement standardisées, il est généralement admis qu'un type d'amphore correspond à un produit spécifique. Dans le cas du commerce à longue distance, qui faisait l'objet d'une réglementation stricte aux mains de négociants, rares semblent être les exemples où un même type d'amphore était utilisé pour diffuser sur le marché deux produits différents (du vin et de l'huile, par exemple). Toutefois, à proximité du lieu de production des amphores, c'est-à-dire en contexte de consommation locale,

on peut envisager des usages plus variés. Il semblerait que les amphores les plus fréquentes au Levant (Late Roman Amphora 1, amphores de Sinope sur la Mer Noire et amphores palestiniennes Late Roman 4 à 6) aient contenu du vin. Leur production semble, dans le cas des LRA 1 ou des amphores de Sinope, s'interrompre au VII^e siècle, alors que les amphores palestiniennes et les structures de production vinicoles qui y sont associées sont encore attestées au début de l'époque islamique. Notons par ailleurs qu'il n'y a pas de types d'amphore ou de traces d'atelier directement associés aux productions d'huile et de vin du Massif Calcaire. Néanmoins, on a pu récemment reconnaître un type de vase de stockage produit à Apamée et dans les environs qui pourrait avoir contenu ces liquides acheminés en outre puis mis en bouteille dans la vallée¹¹. Des autres produits alimentant le commerce syrien il ne subsiste que peu de traces archéologiques. On sait que toute la région côtière était renommée pour son exploitation de la pourpre et à Palmyre, les conditions climatiques exceptionnelles

¹¹ Dominique PIERI, « Nouvelles productions d'amphores de Syrie du Nord aux époques protobyzantine et omeyyade », dans *Mélanges Jean-Pierre Sodini*. Paris, 2005 (Travaux et Mémoires, 15), p. 583-596 ; Agnès VOKAER, « Pottery Production and Exchange in Late Antique Syria », dans Luke LAVAN, éd., *Local Economies ? Production and Exchange of Inland Regions in Late Antiquity*. Leiden, Brill, 2013 (Late Antique Archaeology, 10), p. 567-606.

ont préservé des textiles dont l'étude technique a permis de déterminer l'origine¹². On découvre ainsi des productions locales (laine) ou importées (soie chinoise). Dans certains cas, laines locales et soies chinoises (importées brutes) étaient tissées ensemble selon des techniques levantines. Dans d'autres, les pièces étaient confectionnées en Chine sur commande d'un motif oriental (fig. 4).

Enfin, l'étude d'artefacts archéologiques sans valeur monétaire intrinsèque, comme les céramiques culinaires, peut également s'avérer une source d'informations sur l'évolution des contextes économiques et des pratiques sociales. Produite sans discontinuité de l'époque romaine aux Croisades sous la forme d'un service de cuisine aux fonctions complémentaires (casseroles, pots à cuire et cruches/bouilloires), la céramique culinaire (aussi couramment appelée *Brittle Ware*) émane de plusieurs ateliers situés dans l'Ouest de la Syrie. L'étude de la diffusion de ce type de céramique montre qu'un même atelier peut distribuer ses produits

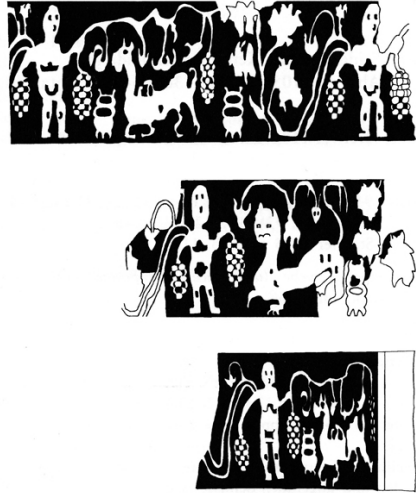


Abb. 105 Kat. 240

Fig. 4 - Textile réalisé en Chine avec thèmes orientaux (A. SCHMIDT-COLINET *et al*, *Textilien*, *op. cit.*, 2000, fig. 140).

sur plusieurs centaines de kilomètres par voie fluviale ou terrestre et que ce réseau de diffusion a dû sans doute bénéficier des circuits d'approvisionnement des garnisons militaires frontalières de l'Euphrate¹³. Par ailleurs, il est intéressant de constater qu'à l'époque islamique les mêmes ateliers de *Brittle Ware* diffusent leurs produits sur un territoire plus large encore qu'à l'époque byzantine, territoire désormais unifié sous

¹² Andreas SCHMIDT-COLINET, Anne-Marie STAUFFER & Khaled AL-AS'AD, *Die Textilien aus Palmyra : neue und alte Funde*, Mayence, 2000.

¹³ Voir notamment Agnès VOKAER, *La Brittle Ware en Syrie. Production et diffusion d'une céramique culinaire de l'époque hellénistique à l'époque omeyyade*. Bruxelles, 2011 (Fouilles d'Apamée de Syrie, 2 ; Mémoires de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique, in 4^o, t. 3).

contrôle omeyyade puis abbasside. Enfin, le répertoire formel illustre une continuité entre la période byzantine et omeyyade au niveau des traditions formelles et techniques (fig. 5). C'est à l'époque abbasside que des innovations techniques sont visibles au sein de l'assemblage de la céramique culinaire. On

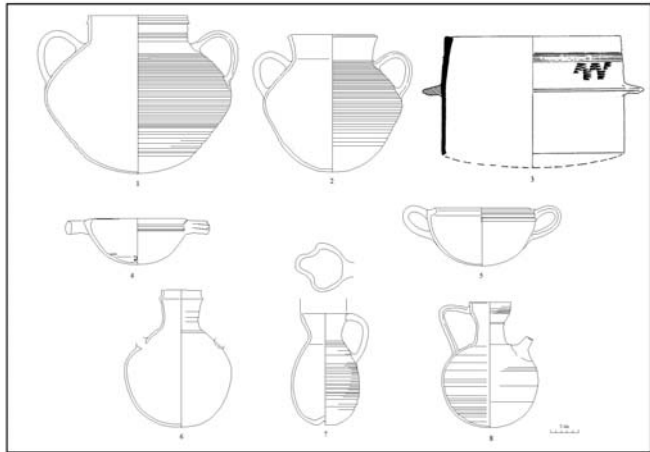


Fig. 5 - Principales formes de Brittle Ware de la fin de l'époque byzantine à abbasside (DAO : A. Vokaer).

voit en effet apparaître des céramiques imitant un type de vaisselle culinaire en pierre (fig. 5, 3). À l'origine importée d'Arabie Saoudite (ceci semble être le cas pour les exemples retrouvés en Jordanie) ou parfois de production syrienne, la vaisselle en pierre est

couramment utilisée au début de la période islamique. Ce succès s'explique par le développement, suite à la conquête arabe, de nouveaux circuits commerciaux englobant désormais le Hedjaz.

Agnès VOKAER
*Université Libre de Bruxelles,
 CReA-Patrimoine*

DU BÉTYLE AMOVIBLE AU TEMPLE : LES SANCTUAIRES NABATÉENS DE PÉTRA ¹⁴

Pétra, capitale du royaume nabatéen (IV^e siècle avant – II^e siècle après J.-C.), présente de multiples espaces cultuels distribués dans l'ensemble de son espace urbain :

du haut-lieu au grand sanctuaire du centre-ville, de la niche à bétyle à l'espace de réunion familial ou tribal, de la dédicace individuelle au sanctuaire de quartier, la ville re-

¹⁴ Résumé d'une conférence présentée à la tribune de la SRAB, dans l'auditorium Conservart, le mardi 26 novembre 2013.

cèle d'innombrables témoignages archéologiques et épigraphiques de nature religieuse. Depuis 2002, Laurent Tholbecq réévalue ces espaces religieux pétréens dans le cadre d'une collaboration avec l'équipe « Archéologie du Proche-Orient Hellénistique et Romain » du CNRS (UMR 7041, ArScAn, Nanterre).

qu'une quinzaine d'espaces de banquet spécifiques (*stibadia*) disséminés sur l'ensemble du site (2010/2011). En 2012 ont été réévalués les vestiges archéologiques retrouvés au sommet du Jabal Khubthah, montagne qui domine le centre urbain et offre ses flancs à la prestigieuse nécropole royale. Loin d'en confirmer la lecture reli-

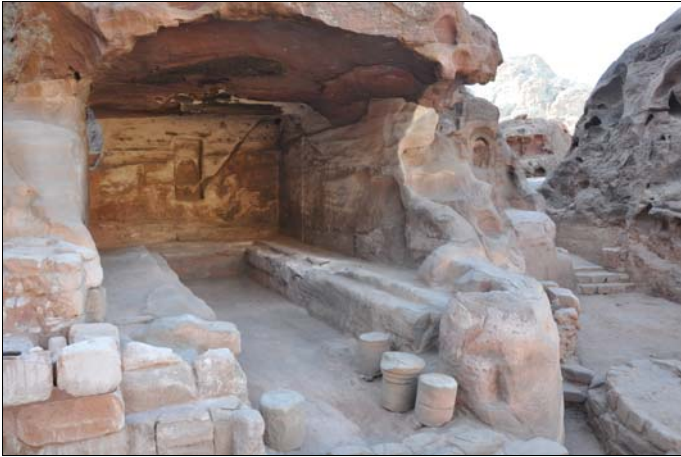


Fig. 6 - Pétra, Chapelle d'Obodas, *triclinium* (1^{er} siècle de notre ère), automne 2013.

A ainsi été fouillé un espace tribal de la périphérie méridionale de Pétra, la « chapelle d'Obodas » (fig. 6), sanctuaire qui présente une importante séquence d'occupation qui s'étend de la fin du II^e siècle avant notre ère au début du II^e siècle de notre ère, par conséquent antérieure à la création de la *Provincia Arabia*. Le Jabal Numayr, « haut-lieu » topographiquement associé à cet espace de réunion a été exploré en 2010, de même

gieuse communément admise, ces travaux ont révélé la présence insoupçonnée d'un complexe de bains, aux côtés de vestiges funéraires, militaires et domestiques. Cette découverte renouvelle radicalement la perception de ce secteur clef de la capitale et, partant, de l'organisation religieuse du site tout entier.

Laurent THOLBECQ
Université Libre de Bruxelles,
CREA Patrimoine

DEUX INTÉRESSANTES VISITES ORGANISÉES PAR LA SRAB

Deux visites que nous avons faites l'automne dernier ont été particulièrement réussies. Le 18 octobre 2013, au Musée communal de la Ville de Bruxelles, nous avons retrouvé Marie-Claude Van Grun-derbeek (fig. 7), qui nous a commenté l'exposition très attendue « **De la halle au pain au Musée de Bruxelles. Huit siècles d'histoire de Bruxelles** ». Une large part y est réservée à l'architecte de la Ville, Pierre-Victor Jamaer, qui fut responsable de la reconstruction de



Fig. 7 - Visite de la SRAB au Musée de la Ville de Bruxelles, 18 octobre 2013.



Fig. 9 - Pierre-Victor Jamaer, Plan et coupes en vue de la restauration de la tour de la Maison du Roi.



Fig. 8 - Guillaume De Groot, Buste en marbre de Pierre-Victor Jamaer, 1866 ; Musée de la Ville de Bruxelles (photo G. Guégan, 2012 ; © Musée de la Ville de Bruxelles).



Fig. 10 - Visite de la SRAB aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, 12 novembre 2013.

la Maison du Roi entre 1873 et 1894. Il fut aussi membre fondateur de la Société d'Archéologie de Bruxelles et son Président en 1891. Parmi les œuvres exposées, un buste de Jamaer sculpté en 1866 par Guillaume De Groot (fig. 8), ainsi qu'une maquette d'un projet non réalisé de l'architecte pour la tour de la Maison du Roi, et ses superbes plans et coupes pour la tour, son carillon et sa girouette (fig. 9).

Le 12 novembre 2013, aux Musées Royaux des Beaux-Arts, après une courte halte dans le forum sous *La Revue des écoles en 1878* de Jan Verhas (fig. 10), nous avons suivi Géraldine Barbery dans la magni-

fique exposition phare du Musée consacrée à « **L'héritage de Rogier van der Weyden. La peinture à Bruxelles 1450-1520** ». Notre groupe fit partie des privilégiés qui purent voir l'exposition avant sa fermeture prématurée une dizaine de jours plus tard, par précaution pour les œuvres exposées.

Anne BUYLE
*Société Royale d'Archéologie de
 Bruxelles*



UNE THÈSE RÉCENTE SUR L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE À BRUXELLES (XIII^e - XVIII^e SIÈCLE)

Soutenue le 3 décembre 2013 à l'Université Libre de Bruxelles sous la direction de Michel de Waha, la thèse de Philippe Sosnowska – intitulée *De briques et de bois. Contribution à l'histoire de l'architecture à Bruxelles. Étude archéologique, technique et historique des matériaux de construction (XIII^e-XVIII^e siècle)* – s'ancre profondément dans une pratique presque quotidienne de l'archéologie du bâti, au travers des données récoltées patiemment sur le terrain par des méthodes d'enregistrement rigoureuses, par leur interprétation et mise en perspective dans un contexte chronologique toujours plus serré et dans un cadre d'interprétation nourri d'histoire sociale, économique et culturelle.

Son grand mérite est indiscutablement de nous proposer par l'archéologie du bâti et par une série de protocoles originaux mis au point par l'auteur une analyse fine, détaillée et profondément renouvelée des matériaux de construction utilisés à Bruxelles (entendue ici comme la ville et ses environs) entre le XIII^e siècle et la fin de l'Ancien Régime. Comme matériaux, les deux principaux qui ont façon-

né le visage de la ville ont été retenus : la brique et le bois. Cela va de soi, Philippe Sosnowska ne s'est pas contenté d'une étude *in abstracto* de ces matériaux. Il les a étudiés dans leur contexte, dans leur mise en œuvre, lors des chantiers qui se sont ouverts à lui au gré des interventions d'archéologie préventive conduites en Région bruxelloise. Ce qui fait de cette étude *in fine* non pas simplement une synthèse archéologique magistrale, mais aussi une contribution majeure à l'histoire de la construction, depuis les bâtiments mineurs (simples maisons urbaines) jusqu'à l'architecture plus prestigieuse (églises, palais urbains, hôtel de ville).

L'étude de ces matériaux, le choix qui en est fait et leur mise en œuvre dévoilent en effet des perspectives insoupçonnées et permettent d'approcher des pans entiers de l'histoire de la ville. Le choix des matériaux et leur mise en œuvre dépendent, en effet, des ressources disponibles, du marché, du niveau technologique, du contexte social, économique, politique et culturel du milieu où s'érigent ces constructions.

Face à un tel défi, l'auteur a édifié un véritable projet interdisciplinaire. Philippe Sosnowska a en effet mis en place et développé des collaborations, en premier lieu, au sein du CREA-Patrimoine, mais aussi avec la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles, la Direction des Monuments et des Sites de la Région de Bruxelles-Capitale, les Musées Royaux d'Art et d'Histoire, le Centre Européen d'Archéométrie de l'Université de Liège, l'Institut Royal du Patrimoine Artistique, le Service Géologique de Belgique et tout récemment le Groupe de Recherche AcanthuM de l'Université de Namur.

L'inexistence de références scientifiques belges pour l'analyse de certaines mises en œuvre des matériaux ligneux, notamment les planchers et les revêtements de sol, ainsi que pour l'étude de la brique, l'a conduit à poser les bases d'une méthode d'analyse permettant d'appréhender et de décrire les matériaux ligneux et la céramique architecturale. De sorte, un protocole d'enregistrement a été défini pour les investigations de terrain, mais également pour des analyses post-fouilles. Dans le cas de la brique, ce protocole comprend deux volets indissociables : l'un couvre l'ensemble des mises en œuvre propres au bâti, l'autre concerne la description

macroscopique de la céramique architecturale. Cette dernière approche a été couplée à une étude microscopique des terres cuites, dans le cadre d'une collaboration avec le Service Géologique de Belgique.

L'auteur a également cherché à confronter l'ensemble de ses données aux sources d'archives déjà publiées : ordonnances, réglementations, contrats d'adjudication, etc. Cela lui permet dans quelques cas de confirmer les diagnostics archéologiques établis, mais également de comprendre la raison de certaines mises en œuvre ou de certaines logiques qui ont conduit à l'élaboration de tel ou tel projet.

Concrètement, l'enquête suit un découpage en trois temps forts. Le premier analyse l'architecture ligneuse au travers de l'étude des différentes structures liées au gros œuvre. Le deuxième temps est consacré à la céramique architecturale et plus spécifiquement à la brique et à sa mise en œuvre. Enfin, le troisième et dernier temps propose une réflexion transversale sur le phénomène, fondamental dans les sociétés anciennes, mais souvent sous-estimé, du remploi et des remaniements.

Cette étude pose, par sa méthodologie et ses résultats, de solides bases pour l'étude des autres maté-

riaux utilisés à Bruxelles, mais également pour l'étude d'autres villes des anciens Pays-Bas et même au-delà. Il est incontestablement possible, après cette thèse, de

façonner une histoire matérielle de la ville.

Paulo CHARRUADAS

*Chargé de recherches FRS-FNRS,
CREA-Patrimoine ULB*

UN NOUVEL OUVRAGE SUR LE PALAIS DU COUDENBERG : PREMIÈRE ANNONCE¹⁵

Vincent HEYMANS (dir.), Laetitia CNOCKAERT & Frédérique HONORÉ (coord.), *Le palais du Coudenberg à Bruxelles. Du château médiéval au site archéologique*, Bruxelles, Mardaga, 2014, 360 p., ill. ISBN 9782804701567. Prix : 45 €

Depuis le XI^e siècle, une résidence seigneuriale occupe le site du Coudenberg. Au cours de son histoire, elle n'a cessé de se développer au point de devenir un des plus beaux palais d'Europe. Au gré de l'importance prise par Bruxelles dans l'histoire politique du continent, des souverains, parmi lesquels Philippe le Bon et Charles-Quint, en feront une de leurs résidences. Ravagé par un incendie en 1731, le palais de Bruxelles subsistera encore une quarantaine d'années sous la forme de ruines, avant d'être rasé pour faire place au vaste projet urbanistique du Quartier royal.

Il faudra attendre 1991 pour pou-

voir lire la première monographie consacrée exclusivement à ce remarquable complexe de bâtiments et de jardins. Entre-temps, plusieurs campagnes d'investigations archéologiques avaient été entamées, qui furent suivies de fouilles plus étendues qui se sont achevées en 2006. En remettant au jour d'importants vestiges, comme ceux de la grande salle d'apparat du palais ducal, ces recherches ont permis d'augmenter notablement la connaissance et la visibilité du site. La rue Isabelle, les soubassements de l'ancien palais, de sa chapelle, de son Aula Magna, et certains éléments de l'hôtel d'Hoogstraeten voisin forment désormais un vaste ensemble acces-

¹⁵ Il est évident qu'une présentation détaillée de cet ouvrage capital, dont la sortie de presse est prévue le 15 janvier 2014, sera publiée dans le prochain *Bulletin trimestriel* de la SRAB.

sible au public, qui s'étend sous la place Royale, la rue Royale et plusieurs bâtiments avoisinants.

La particularité du nouvel ouvrage¹⁶ dédié au palais du Coudenberg présenté ici réside dans le traitement du propos au départ de ces vestiges archéologiques. Pour la première fois, le résultat des fouilles ainsi que les études, dont certaines sont toujours en cours,

font l'objet d'une présentation générale et précise. Illustrée d'une iconographie variée et en grande partie inédite, cette monographie rédigée par des spécialistes de renom¹⁷ se présente déjà comme l'ouvrage de référence sur l'ancien palais de Bruxelles. Elle n'en constitue pas pour autant le point final, tant les vestiges souterrains qui témoignent de sa splendeur passée ont encore de choses à nous apprendre¹⁸.

LE VÊTEMENT LITURGIQUE ART DÉCO : UN PATRIMOINE EN PÉRIL

Actuellement en seconde année de doctorat d'Histoire, Art et Archéologie à l'Université Libre de Bruxelles, je consacre ma thèse au vêtement liturgique de l'Entre-deux-guerres. Mon mémoire de recherche, consacré à la paramentique des années 1900 au Concile Vatican II, avait révélé une influence significative de l'Art déco

en la matière. Celle-ci, dans les années 1920-1930, constitue un véritable vivier d'expérimentation plastique et attire de grandes figures artistiques de l'époque, comme Raoul Dufy. L'art religieux – et l'habit sacerdotal particulièrement – étant resté peu perméable à l'Art nouveau, l'Art déco constitue la première grande influence de la

¹⁶ Ouvrage à paraître en français et anglais aux éditions Mardaga, et en néerlandais chez Snoeck Uitgeverij.

¹⁷ Pierre Anagnostopoulos, Anne Buyle, Paulo Charruadas, Laetitia Cnockaert, Michel de Waha, Stéphane Demeter, Yannick Devos, Claire Dickstein-Bernard, Alain Dierkens, Michel Fourny, Claude Gaier, Michèle Galand, David Guillardian, Shipé Guri, Vincent Heymans, Jean Houssiau, Jean-Philippe Huys, Christophe Loir, Piet Lombaerde, Marc Meganck, Sylvianne Modrie, Cecilia Paredes, Philippe Sosnowska, Sabine van Sprang, Bram Vannieuwenhuyze & André Vanrie.

¹⁸ Pour de plus amples renseignements, voir <http://editions-mardaga.com/palais-du-coudenberg>.



Fig. 11 - Chasuble. Église Saints-Pierre-et-Guidon, Anderlecht.



Fig. 12 - Détail de chasuble. Église Saint-Denis, Forest.

modernité sur le vêtement liturgique, succédant à l'ample mouvement néogothique (fig. 11 & 12).

Or, malgré son intérêt manifeste, le sujet pâtit d'un manque d'investigations et de publications. De plus, la chasublerie Art déco a déjà fait l'objet de pertes irrémédiables dans les années 1970 : la mauvaise réception de Vatican II – mais aussi l'esprit libertaire soixante-huitard – ont amené certains religieux à vider les sacristies d'objets liturgiques jugés désuets.

Nous souhaiterions par nos travaux éveiller les consciences en faveur de la préservation d'un patrimoine textile qui, au-delà de son importance première dans l'histoire du vêtement liturgique et des arts appliqués, participe de l'aventure singulière de l'art sacré au XX^e siècle, entre Tradition et mutation paradigmatique, sécession artistique et actualisation du Beau.

Nous mettons par conséquent en œuvre un ensemble de recherches visant à accroître la documentation et le *corpus* visuel sur le vêtement liturgique de l'Entre-deux-guerres, en premier lieu concernant Bruxelles et ses environs. La documentation, malheureusement, reste maigre, et les pièces, de ce fait, muettes : les chasubles et autres éléments du vestiaire sacerdotal conservent rarement leur éti-

quette ; les factures ont souvent été jetées, et les comptes de la fabrique sont trop succincts pour nous éclairer sur la date de commande ou la maison de production des ornements ; les photographies de messes sont rares ; les archives des chasubliers – fermés pour la plupart – n’ont été que trop peu conservées.

La conservation domestique, de même que les témoignages oraux, viennent parfois au secours d’une documentation officielle lacunaire ou disparue. Aussi, je fais appel à vos souvenirs, vos connaissances, vos contacts, ou encore vos archives privées, afin de remonter la piste de ces ornements délaissés.

Connaissez-vous un ancien prêtre ou un ancien sacristain, susceptible de m’aider dans mes recherches ? Conservez-vous d’anciens dépliants ou catalogues de vente de chasubliers (Biais, Vandenhoute, Hannart, Ploem Hombar..) ? Aviez-vous dans votre famille une couturière – professionnelle ou paroissienne dévouée – qui aurait agrémenté le vestiaire du clergé ? Conservez-vous des photographies de messes ou de processions de l’Entre-deux-guerres ?

Marine FERRERO
*Aspirant FNRS, Université Libre de
Bruxelles*

(gsm : 0477.13.20.32 ;
email : marine.ferrero@ulb.ac.be)

MERCI DE BIEN VOULOIR RENOUVELER VOTRE COTISATION

La cotisation annuelle est de 35 € à verser sur le compte n° BE24 0000 0265 1938 de la Société Royale d’Archéologie de Bruxelles. Un supplément de 5 € est demandé pour la livraison postale des *Annales* qui, à défaut, sont distribuées lors des réunions et des activités.

Elle donne le droit de recevoir les *Annales*, ainsi que la *Lettre mensuelle* et le *Bulletin d’Information trimestriel*, et permet de participer aux diverses activités de la Société (conférences, visites de sites et de châteaux dans et hors de Bruxelles, expositions, ...).

Merci d’indiquer clairement sur le virement, soit Membre (35 €), soit Membre + Port (40 €).

COMITÉ DE RÉDACTION DU BULLETIN D’INFORMATION

Alain DIERKENS
Claire DICKSTEIN-BERNARD
Jean-Marie DUVOSQUEL
Michel FOURNY
David KUSMAN
Madeleine LE BON
Didier MARTENS
Jean-Didier van PUYVELDE
André VANRIE

Coordination et réalisation :
Jean-Didier van PUYVELDE

SECRETARIAT DE LA S.R.A.B.
Tél.: 02/650.24.97 - Fax: 02/650.24.50